

L'évolution de la théorie de la valeur d'Adam Smith à David Ricardo

par Michel DE VROEY*

INTRODUCTION

Trop souvent dans l'histoire de la pensée économique, les conceptions des auteurs anciens sont présentées d'une manière définitive et figée, comme si, tout au long de leurs existences, leurs points de vue n'avaient pas changé. Les contradictions, les évolutions, les hésitations de leurs pensées sont gommées. Quel contraste alors entre la présentation de leurs idées dans les manuels et la fréquentation réelle de leurs œuvres ! L'objet de notre étude est, comme son titre l'indique, d'étudier d'une manière critique les théories de la valeur des deux principaux fondateurs de l'économie politique anglaise. Nous aimerions que cet examen contribue à une remise en cause de leurs apports respectifs. En ce qui concerne Smith, nous voudrions montrer que la présentation habituellement faite de sa théorie de la valeur n'est pas la seule possible et n'est peut-être pas celle qui correspond le plus à la logique profonde de son œuvre. Le biais serait dû au fait que l'interprétation traditionnelle est fortement tributaire de la lecture de Smith que fit Ricardo. Or, celle-ci ne fut pas désintéressée mais inflexible et récupératrice ⁽¹⁾. A propos de Ricardo, nous voudrions, dans la ligne ouverte par Sraffa ⁽²⁾,

* Nous remercions le Professeur Paul Rousseaux pour les remarques qu'il a faites sur une version antérieure de ce texte.

⁽¹⁾ La pensée de Ricardo a d'ailleurs été victime du même sort. Comme l'écrit Ch. Schmidt dans sa préface à une édition récente des *Principes* : « Il existe une relation technique limitée entre le raisonnement à la marge de Ricardo et le marginalisme des néo-classiques. (...) (Ceux-ci) placeront justement au centre de leur investigation ce que Ricardo avait relégué à l'extérieur », p. XV.

⁽²⁾ Dans son introduction aux Œuvres Complètes : P. Sraffa, ed., *The Works and Correspondence of David Ricardo*, Cambridge 1951, vol. I.

montrer comment son œuvre manifeste une inversion entre l'« ordre d'investigation » et l'« ordre d'exposition ». Si on lit les *Principes* sans les relier aux écrits antérieurs de Ricardo, on est tenté de croire que celui-ci a d'abord élaboré une théorie de la valeur pour en déduire ensuite une théorie de la répartition. Mais en fait, il n'en est rien. Ce n'est qu'après avoir élaboré la seconde de ces théories que Ricardo s'est aperçu qu'il avait, pour ainsi dire, construit un premier étage sans jamais avoir bâti de rez-de-chaussée. Sa théorie de la valeur n'a été conçue qu'en second lieu, dans le but, jamais pleinement atteint, de combler une lacune dont l'évidence n'était apparue à Ricardo que très progressivement.

PREMIERE PARTIE : LA THEORIE DE LA VALEUR D'ADAM SMITH

L'interprétation traditionnelle de la théorie de la valeur de Smith, mise en avant par Ricardo et largement reprise depuis, consiste à affirmer qu'il développe deux conceptions distinctes : l'une à propos de l'état primitif des sociétés, pour lequel il présenterait une théorie du travail incorporé, et l'autre à propos des sociétés développées, pour lesquelles il défendrait une théorie des coûts de production. Il y aurait entre ces deux approches une profonde dichotomie avec, selon les écoles, une opinion différente quant à savoir laquelle des deux pistes ainsi ouvertes serait la bonne. Pour les ricardiens c'est la première, pour les marshalliens, la seconde... Quant à nous, nous préférons refuser l'alternative. A la suite des travaux de Benetti et Cartelier⁽³⁾, nous pensons plutôt que les deux états de développement relèvent du même principe explicatif, la théorie de la valeur travail-commandé. Le but de la présente section est d'étayer ce point de vue.

Rappelons d'abord que l'objectif de Smith dans son interrogation sur la valeur est beaucoup plus modeste que celui que Marx aura plus tard⁽⁴⁾. Il veut simplement expliquer les proportions dans lesquelles les marchandises s'échangent en termes réels et dans la longue période. L'examen porte sur la grandeur de la valeur et non sur sa nature. L'outillage conceptuel mis en œuvre est également sommaire. Les concepts de valeur, de valeur d'échange et de prix (toujours entendu comme un prix relatif, sauf spécification contraire) sont considérés comme des synonymes. La monnaie est évacuée hors de l'analyse.

⁽³⁾ C. Benetti, *Valeur et Répartition et Smith, La teoria economica della societa mercantile*; Jean Cartelier, *Surproduit et reproduction sociale*.

⁽⁴⁾ Cf. notre étude *Travail abstrait, valeur et marchandise. Une réinterprétation de la théorie de la valeur de Marx, 1ère partie*. Cahiers de l'Université de Montréal n° 7912; *2ème partie*. Working-Paper de l'Institut des Sciences Economiques, Université Catholique de Louvain, n° 7915.

Tel que nous lisons Smith, la réalisation de son objectif passe par une double démarche. En premier lieu, il faut dégager un étalon de mesure. La question à laquelle il s'agit ici de répondre, peut être formulée comme suit : quel critère peut-on retenir pour mesurer la grandeur de valeur des marchandises ? En second lieu, il faut identifier les facteurs qui, sur l'étalon, déterminent la grandeur de la valeur des marchandises. Le premier problème est appelé par Cartelier celui de la *mesure* du prix, le second celui de sa *détermination*⁽⁵¹⁾. Bien qu'elle puisse paraître anodine, la distinction est cruciale pour la compréhension de notre thèse. On le verra par la suite.

Attachons-nous d'abord au premier point. Aux yeux de Smith, il va de soi que l'étalon doit avoir une grandeur invariable. Pour lui, il s'agit d'une exigence de bon sens, posée en analogie avec ce qui est de mise avec la mesure des phénomènes physiques⁽⁶¹⁾. C'est à cause de ce principe que la monnaie n'est pas retenue comme étalon de mesure puisque sa valeur est variable⁽⁷¹⁾. Même si en pratique elle est utilisée comme étalon de mesure, du fait que d'une année à l'autre sa valeur reste en général stable⁽⁸¹⁾, en théorie ce choix ne peut être justifié. Par contre, il existe pour Smith un étalon dont le choix s'impose pour lui avec évidence, bien que manifestement ceci ne soit pas le cas pour le lecteur actuel : le travail. Mais il ne s'agit pas du travail tel qu'il est entendu dans une théorie ricardienne, c'est-à-dire la difficulté de production. Smith vise la quantité de travail qu'une marchandise peut acheter ou commander. La valeur d'un bien⁽⁹¹⁾ est proportionnelle à la fraction du travail disponible dans la société qu'il peut acheter.

« Un homme est riche ou pauvre suivant les moyens qu'il a de se procurer les besoins, les commodités et les agréments de la vie. Mais la division du travail une fois établie dans toutes les branches du travail, il n'y a qu'une partie extrêmement petite de toutes ces choses qu'un homme puisse obtenir directement par son travail; c'est du travail d'autrui qu'il faut attendre la plus grande partie de toutes ces jouissances; ainsi il sera riche ou pauvre, selon la quantité de travail qu'il pourra commander ou qu'il sera en état d'acheter. Ainsi la valeur d'une denrée quelconque pour celui qui la possède, et qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander »⁽¹⁰¹⁾.

⁽⁵¹⁾ J. Cartelier, *op. cit.*, p. 127 cfr. aussi R. Meek, *Studies in the Labour Theory of Value*, p. 63.

⁽⁶¹⁾ Cf. A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse*, Les grands thèmes Gallimard, Collection Idées, p. 65. Nous nous référons à l'édition de poche qui est la plus accessible.

⁽⁷¹⁾ Cf. A. Smith, *op. cit.*, p. 64.

⁽⁸¹⁾ Cf. A. Smith, *op. cit.*, p. 68.

⁽⁹¹⁾ Par rapport à celle d'un autre, car les classiques raisonnent toujours en termes relatifs.

⁽¹⁰¹⁾ A. Smith, *op. cit.*, p. 61.

Quelle est l'origine de ces conceptions ? Pour comprendre comment elles ont pu germer dans l'esprit de Smith, il faut se reporter au contexte social dans lequel il se trouvait. Témoin de l'émergence des rapports sociaux capitalistes, il fut sans doute le premier auteur à en saisir la spécificité. Il était particulièrement impressionné par le phénomène du travail salarié organisé sur une base capitaliste et par son double effet : la production de biens matériels sur une grande échelle et l'obtention de bénéfices plantureux pour le capitaliste engageant des travailleurs salariés. La construction du concept de travail commandé découle de cette perception et du fait que Smith en raisonnant se place au point de vue du capitaliste. La logique sous-jacente au concept apparaît alors plus clairement. Elle est décrite par Meek dans les termes suivants :

« Du point de vue d'un employeur capitaliste qui organise la production de la marchandise, non parce qu'il désire la consommer lui-même ni l'échanger contre des biens de subsistance mais parce qu'il souhaite retirer un profit de sa vente et accumuler du capital, le montant de travail salarié que les résultats de la vente lui permettent d'acheter durant la période de production suivante peut effectivement apparaître comme la mesure la plus adéquate de la valeur réelle de ces marchandises. Plus grande est la quantité de travail salarié que ces marchandises vont commander, plus grande est la possibilité d'élargir la force de travail engagée et, dès lors, le montant que le capitaliste peut accumuler. C'est en ce sens que pour le capitaliste, le « travail » peut apparaître comme la « mesure réelle » de la valeur des marchandises, pour autant que nous entendions par travail la quantité de travail salarié que les recettes de la vente des marchandises permettent d'acheter sur le marché »¹¹¹.

La conception du travail commandé doit donc être rattachée à la perception, encore confuse et tâtonnante, d'un trait central et constitutif du mode de production capitaliste, à savoir le fait que la force de travail (mais non le travail, comme dit Smith) y devient une marchandise. L'affirmation faite plus haut, selon laquelle la théorie de la valeur de Smith est une théorie de l'échange, peut dès lors être précisée en spécifiant qu'elle est fondée sur un échange particulier, l'échange salarial.

Après avoir abouti à cette conclusion quant à l'étalon de mesure, Smith examine dans une deuxième étape les facteurs déterminant la grandeur sur l'étalon. La question à laquelle il faut répondre est la suivante : qu'est-ce qui détermine la grandeur de travail qu'une marchandise donnée commande ? Pour notre auteur, la question exige deux réponses différentes selon l'état de développement économique des sociétés que l'on considère. Deux états de développement sont distingués et définis d'une manière des plus rudimentaires : l'économie primitive et l'économie développée. Le premier est ca-

¹¹¹ R. Meek, *Studies in the Labour Theory of Value*, pp. 65-66.

ractérisé par l'absence, d'une part, d'une accumulation du capital, c'est-à-dire des moyens de production, et, d'autre part, d'une appropriation privée du sol. Dans cet état des choses, la totalité de ce qui est produit revient au producteur. L'élément qui détermine la quantité de travail qu'une marchandise peut commander est la quantité de travail qu'elle nécessite. En ce sens, il y a dans cette situation égalité entre la quantité de travail requis pour produire une marchandise et la quantité que cette marchandise peut commander, c'est-à-dire sa valeur d'échange⁽¹²⁾. Comme nous le verrons, l'origine de la dualité d'interprétation de Smith réside dans cette proposition. Que peut-il en effet entendre par « travail requis » : la difficulté de production, concept technologique, ou la valeur d'échange de l'input-travail, concept de circulation ?

Le cas des « sociétés développées » est différent. Leurs caractéristiques sont à l'inverse de celles des économies primitives. Il y a cette fois accumulation des moyens de production et appropriation privée du sol. Le premier de ces traits implique que des avances en argent soient faites pour acheter les moyens de production. Le rôle des capitalistes est précisément de les effectuer. Mais pour cela, il faut qu'ils soient rétribués. Le profit n'est rien d'autre que cette rétribution. Quant à l'appropriation privée du sol, sa conséquence est que l'utilisation du sol sera permise si l'utilisateur paie une rente au propriétaire. Trois facteurs entrent dès lors dans la production des marchandises, le travail, le capital et la terre. Chacun d'eux doit recevoir une rémunération « normale ». En conséquence, la valeur des marchandises se détermine par l'addition des rémunérations, à leur taux normal, des trois facteurs entrant dans la production. D'où l'appellation de théorie des composantes ou des coûts de production. C'est une théorie au second degré, dans la mesure où pour déterminer la valeur d'échange, on est renvoyé à ce qui détermine le taux naturel de chacune des composantes du coût de production total. Comme on le constate, dans la société développée, la détermination de la valeur ne joue pas de la même manière que dans l'économie primitive. L'égalité, que l'on trouvait dans cette dernière entre la quantité de travail requis pour produire une marchandise et celle que cette marchandise peut commander n'est plus possible. En effet, si l'ensemble du produit allait au producteur, les avances en capital et l'utilisation de la terre ne pourraient plus être rémunérées.

L'explication de la détermination de la valeur par la théorie des composantes entraîne une conséquence importante sur les équilibres macroéconomiques. En effet, il découle de cette conception qu'une hausse générale des salaires engendre une hausse de prix mais laisse constants le niveau du

⁽¹²⁾ A. Smith, *op. cit.*, p. 71.

profit et celui de la rente. Comme nous le verrons, le rejet par Ricardo de la théorie de la valeur de Smith découle de son désaccord fondamental avec cette dernière assertion.

*
* *

Telle est la manière dont nous exposerions la théorie de la valeur de Smith. En quoi diverge-t-elle exactement de l'interprétation traditionnelle, inaugurée par Ricardo et reprise par exemple par Dobb ? Le point d'ancrage de la divergence se forme dans la distinction entre mesure et détermination de la valeur. Elle est totalement négligée par les ricardiens. Si Ricardo peut prêter à Smith sa propre conception, selon laquelle la difficulté de production constitue le critère de mesure de la valeur, c'est parce qu'il ne procède pas à cette distinction. Or, en le faisant, on s'aperçoit que, contrairement aux premières apparences, cette idée n'est jamais présente chez Smith. Le point central qu'on ne peut perdre de vue est que pour ce dernier le travail commandé est toujours le critère de *mesure* de la valeur, quel que soit l'état de développement de la société. Certes, dans la société primitive, la valeur est *déterminée* uniquement par la rémunération du travail, mais c'est, pourrait-on dire, par lacune, à cause du fait que les deux autres composantes y sont absentes. Comme l'écrit Cartelier, la notion de travail incorporé comme distincte de celle de travail commandé est absente de la pensée de Smith. Lorsque ce dernier parle de travail requis, il s'agit toujours de travail salarié, donc nécessairement de travail commandé⁽¹³⁾. La différence entre les deux situations retenues par Smith porte sur le nombre de facteurs intervenant dans la détermination de la valeur. Même dans le cas de la société primitive, la valeur est déterminée par une théorie des composantes, à la réserve près que dans ce cas, il n'y a qu'une seule composante qui joue. La clé de l'énigme est que pour bien saisir la pensée de Smith, il faut inverser l'ordre de présentation des états de développement. Ce qu'il dit de la société primitive ne doit pas être interprété comme étant logiquement antérieur à ce qu'il dit de la société développée. Au contraire, son analyse du premier cas découle de celle du second et se situe à son égard comme un cas particulier par rapport à un cas général. Les propos de Smith sur l'état primitif sont un corollaire de ses propos sur la société avancée et non l'inverse. L'interprétation de Cartelier est très éclairante :

« Il est décisif de remarquer que la quantité de travail incorporé *n'est pas* la valeur mais détermine la quantité de valeur qui est une quantité de *travail commandé*. En d'autres termes, même dans l'état primitif et rude, la valeur

⁽¹³⁾ J. Cartelier, *Surproduit et reproduction sociale*, p. 134 et 185.

reste définie par un rapport d'échange au travail. La quantité de *travail incorporé* joue, par contre, un rôle de détermination quantitative : c'est la grandeur du travail incorporé qui détermine la grandeur du travail commandé. Or, dans la situation examinée, la quantité de travail incorporé n'est autre chose que la rémunération du travailleur : tout le produit lui appartient; en effet, il n'existe ici ni rente, ni profit. La proposition de Smith peut donc parfaitement s'interpréter comme signifiant que, dans l'état primitif et rude, *c'est le salaire qui détermine la grandeur de la valeur.*

Lorsqu'on quitte l'état primitif et rude, c'est la *même théorie* et non une autre qui s'applique. Puisque maintenant le capital existe et réclame un profit, la terre est appropriée et exige une rente, la valeur des marchandises n'est plus déterminée par les seuls salaires mais également par les autres revenus (...)

La valeur reste définie et mesurée par le travail commandé; sa grandeur est déterminée par la somme des revenus réels qu'il est nécessaire de payer pour la produire, ce qui se réduit au seul salaire dans l'état primitif et ce qui comprend le salaire, le profit et la rente dans une société moderne. Nous sommes bien en présence d'une théorie unique de la valeur et non de deux théories contradictoires. La théorie de Smith est une théorie de la mesure des prix par le travail commandé et de la détermination des prix par les trois composantes »⁽¹¹⁴⁾.

Il est évident que présentée ainsi, au prix de certaines corrections de formulation, la théorie de Smith gagne en cohérence par rapport à ce qui ressort d'une interprétation ricardienne. Ce n'est pas pour autant, cependant, qu'elle échappe à son défaut rédhibitoire, qui se résume en un mot : circularité. Comme nous l'avons dit, c'est une théorie au second degré. La valeur d'une marchandise est déterminée par le taux normal de rémunération des diverses composantes. Or Smith ne parvient pas, il ne s'en soucie pas d'ailleurs, à donner à chacun de ces taux un fondement autonome, indépendant de l'échange. Prenons la rémunération du travail. Pour connaître la valeur d'échange d'un bien, il faut connaître le prix du travail engagé dans sa production. Mais celui-ci dépend de la valeur d'échange des biens composant le panier salarial. Comme l'écrit Benetti :

« La quantité de travail commandé étant elle-même un résultat de l'échange, ne peut évidemment pas déterminer la valeur de l'échange⁽¹¹⁵⁾. »

La même circularité peut être démontrée à propos de la détermination du taux de profit⁽¹¹⁶⁾, cette dernière indétermination entraînant à son tour celle de la vente. Bref, aucun facteur autonome de détermination de la valeur n'est trouvé par Smith. C'est là que réside l'échec de sa théorie. Mais à

⁽¹¹⁴⁾ J. Cartelier, *Surproduit et Reproduction*, p. 128 - Voir aussi l'article de Benetti et Cartelier, « Mesure invariable des valeurs et théorie ricardienne de la marchandise » dans l'ouvrage collectif, *Marx et l'économie politique classique*, particulièrement p. 183.

⁽¹¹⁵⁾ C. Benetti, *op. cit.*, p. 24.

⁽¹¹⁶⁾ Cf. J. Cartelier, *op. cit.*, pp. 142-143.

l'époque cet élément n'a pas été perçu. Si la théorie de la valeur a été remise en cause par Ricardo, c'est pour d'autres raisons, que nous examinons dans la seconde partie. Et lorsqu'à son tour, la pensée ricardienne va être évincée⁽¹⁷⁾, la théorie des coûts de production reviendra, renforcée cette fois par une théorie de l'utilité marginale permettant d'échapper à la critique de circularité.

DEUXIEME PARTIE : LA THEORIE DE LA VALEUR DE RICARDO

La théorie de la valeur de Ricardo pourrait être présentée d'une manière relativement simple et brève en se basant sur la dernière édition de son œuvre maîtresse, *Des Principes de l'Economie Politique et de l'Impôt*⁽¹⁸⁾. Mais, selon nous, sa pleine compréhension gagne à une présentation plus large, prenant en compte la genèse de la pensée de l'auteur ainsi que les va-et-vient de celle-ci au fur et à mesure qu'elle s'est heurtée à des objections critiques. Aussi notre examen se déroulera-t-il en deux étapes. Dans la première, nous décrivons l'itinéraire intellectuel par lequel Ricardo s'est progressivement intéressé à la question de la valeur. A cette époque correspondent ses écrits antérieurs aux *Principes*. Dans la seconde, nous examinerons le traitement qu'il réserve à la valeur dans cette œuvre.

A. La genèse de sa préoccupation pour le problème de la valeur

David Ricardo est souvent présenté, et à juste titre, comme l'initiateur d'une approche abstraite des phénomènes économiques. Son type de raisonnement qui, partant d'hypothèses simplificatrices censées retenir les traits essentiels de la réalité à étudier, se déroule avec une cohérence interne inéluctable, a ouvert une voie qui reste toujours en vigueur aujourd'hui. Cependant il faut réaliser que si Ricardo a effectivement construit des modèles abstraits, c'était dans le but d'appuyer des thèses politiques précises. Ses travaux trouvent leur origine dans la volonté de donner un bien-fondé théorique à des options politiques concrètes⁽¹⁹⁾. Cette perspective explique

⁽¹⁷⁾ Cf. notre étude : The Transition From Classical to Neoclassical Economics, *Journal of Economic Issues*, September 1975.

⁽¹⁸⁾ Nos références à cette œuvre seront données en termes des deux éditions les plus accessibles, Calman-Lévy, d'une part, et Flammarion, d'autre part. Nous nous référons à la première par l'abréviation C-L, et à la seconde par l'abréviation Fl.

⁽¹⁹⁾ Pour une bonne description du contexte social de son œuvre, cf. L. Heilbroner, *Les grands économistes*.

qu'il ne soit pas intéressé directement à la théorie de la valeur, ou plus précisément, qu'il n'ait pas perçu directement qu'il existait un problème à propos de la valeur. Prenons sa brochure, *The High Price of Bullion*, parue en 1810⁽²⁰⁾ et dans laquelle il fait ses premières armes d'économiste en prenant part aux débats du Bullion Committee. Il y étudie la monnaie et le mouvement des prix en liaison avec l'évolution du taux de change. Son objectif est de critiquer la politique monétaire de la Banque d'Angleterre, dont les émissions de billets, selon lui, sont trop abondantes. Dans ce texte, qui eut un impact politique considérable, on trouve des vues sur la valeur mais elles n'expriment rien de plus que les idées reçues de l'époque et correspondent entièrement à la vision de Smith⁽²¹⁾.

Alors que ses premiers écrits traitent de problèmes relativement spécifiques, bien que politiquement importants, Ricardo en arrive cependant très rapidement à aborder les questions les plus fondamentales de l'économie politique, comme l'accumulation du capital et la distribution du produit. Son *Essay on Profits*, publié en 1815, marque à cet égard une transition importante⁽²²⁾. De nouveau, il s'agit d'une participation à un débat public, qui cette fois concerne les lois sur le blé et dans lequel les meilleurs économistes de l'époque s'étaient engagés. L'objectif de Ricardo était, de même que celui des autres participants au débat, d'influencer la décision du Parlement anglais sur les importations de blé. Ricardo était partisan de l'abolition des restrictions à l'importation et son ouvrage a été écrit en réponse à deux essais de Malthus sur la même question, ce dernier étant, lui, partisan du maintien des restrictions. Mais pour étayer cette argumentation de circonstance, Ricardo va développer une théorie ayant un champ plus général, puisqu'elle porte en fait sur la répartition du produit social entre les trois classes constitutives de la société capitaliste : les capitalistes, les salariés et les propriétaires terriens.

L'argumentation de Ricardo dans les *Essais* est fondée sur une série d'hypothèses. La plupart d'entre elles sont assez clairement explicitées mais, comme nous le verrons plus loin, ceci n'est pas le cas pour une d'entre elles qui est laissée implicite alors qu'elle constitue pourtant la clé de voûte de sa démonstration. Les principales hypothèses sont les suivantes :

a) le développement des richesses entraîne un accroissement du nombre de salariés;

⁽²⁰⁾ P. Straffa, ed. *The Works and Correspondence of David Ricardo*, Cambridge 1951, vol. III, pp. 47-99.

⁽²¹⁾ *Idem*, vol. III, p. 52.

⁽²²⁾ David Ricardo, « An Essay on the Influence of a Low Price of Corn on the Profits of Stock, showing the inexpediency of restrictions on importation », in P. Straffa, ed. *Works*, vol. III, pp. 15-153.

b) les terres cultivables sont de superficies limitées et s'échelonnent selon des rendements décroissants;

c) le salaire réel est stable; les biens salariaux sont ramenés à une seule composante, le blé; il en résulte — et c'est là l'hypothèse implicite, non formulée par Ricardo mais indispensable, comme nous le verrons, pour que son raisonnement ne soit pas circulaire — que dans l'agriculture, l'input et l'output sont constitués par le même produit;

d) en ce qui concerne le salaire nominal, c'est-à-dire le prix du blé, dans un premier temps et afin de centrer l'attention sur le rapport de distribution entre profits et rentes, Ricardo le suppose constant; mais plus loin dans l'*Essai*, il le suppose en hausse, afin, cette fois, de mettre en évidence le rapport profits/salaires;

e) le taux de profit est supposé uniforme dans l'ensemble de l'économie.

L'articulation de ces différentes hypothèses permet à Ricardo d'avancer les thèses suivantes :

a) Le taux de profit agricole détermine le profit dans l'ensemble de l'économie.

b) Le taux de profit agricole se détermine en fonction du rendement de la terre cultivée la moins fertile.

c) Lorsque des terres de fertilités différentes sont mises en culture, une rente apparaît. Celle-ci est une ponction sur l'ensemble du produit mais elle ne constitue pas un revenu additionnel. Il existe un rapport inverse entre le niveau de la rente et le taux de profit général. Lorsque le premier s'accroît, le second baisse. En conséquence, les intérêts des propriétaires fonciers vont à l'encontre de celui des autres classes de la société.

d) Lorsque, du fait des difficultés croissantes de production, le prix du blé et donc les niveaux de salaires augmentent, le taux de profit baisse. Il y a donc une liaison inverse entre salaires et profits. Alors que Smith liait la baisse du taux de profit à la concurrence, Ricardo, lui, la rattache aux rendements décroissants. Par ailleurs, il estime que, si une hausse du blé et des salaires entraîne une baisse du profit, elle ne modifie pas les autres prix.

e) La conclusion politique dégagée par Ricardo est que pour empêcher la baisse du taux de profit et la stagnation économique, deux solutions s'imposent : introduire le progrès technique dans l'agriculture et permettre l'importation du blé, ce qui entraînerait une baisse des salaires et un relèvement du taux du profit. Ricardo prend donc parti pour la classe capitaliste contre la classe des propriétaires fonciers.

Par rapport à l'objet de notre étude, c'est le point d) qui est le plus important. Les propositions qui y sont développées impliquent en effet une théorie de la valeur en tant que détermination du prix des marchandises. Si

une telle théorie est effectivement présente dans les *Essais*, elle reste cependant assez rudimentaire. De plus, et c'est l'essentiel, elle ne semble toujours pas poser de problèmes pour Ricardo. Comme le note Levine :

« La question de la distribution du produit apparaît dans l'œuvre de Ricardo comme chronologiquement antérieure à celle de la valeur et du prix. En fait, celui-ci avait déjà élaboré sa solution au problème de la distribution bien avant d'avoir seulement réalisé qu'il existait un problème de valeur »⁽²³⁾.

La théorie de la valeur s'y réduit en fait à l'affirmation que le prix d'une marchandise reflète la plus ou moins grande difficulté de sa production.

« La valeur d'échange de toutes les marchandises augmente lorsque les difficultés de leur production s'accroissent. Si des difficultés nouvelles surgissent dans la production du blé, plus de travail y devenant nécessaire alors que ceci n'est pas le cas dans la production d'or, d'argent, de vêtements, etc., la valeur d'échange du blé va nécessairement augmenter par rapport à celle de ces autres biens. Au contraire, des facilités dans la production de blé, ou de n'importe quelle autre marchandise, de n'importe quel genre, permettant la même production avec moins de travail, va baisser la valeur d'échange (...). Lorsque la concurrence exerce pleinement ses effets et que la production d'une marchandise n'est pas limitée par la nature, comme dans le cas de certains vins, la difficulté ou la facilité de leur production va ultimement régulariser leur valeur d'échange »⁽²⁴⁾.

Ricardo semble défendre ici la conception qu'il exposera au début de ses *Principes*. Pourtant ces vues ne sont pas encore aussi réfléchies qu'elles le seront plus tard. Ceci ressort d'une note apposée au passage que nous venons de citer et dans laquelle Ricardo, à propos d'une autre nuance portant sur la distinction court terme/long terme, semble penser qu'il n'y a pas d'opposition entre sa conception et celle de Smith, idée qu'il n'acceptera plus après.

« Alors que le *prix de toutes marchandises est ultimement réglé par, et tend toujours vers, le coût de leur production*, incluant le profit général du capital, ils sont tous sujets et peut-être le blé plus que d'autres, à un prix accidentel résultant de causes temporaires »⁽²⁵⁾.

On constate que dans la même page, Ricardo présente comme identiques deux conceptions de la valeur qui, comme il le percevra lui-même plus tard, ne se recoupent pas. Cet amalgame révèle que Ricardo n'a pas encore, à ce stade, entièrement perçu la spécificité de sa conception de sa valeur.

⁽²³⁾ Cf. D.P. Levine, « Ricardo and the Conditions of Classical Political Economy », *Economy and Society*, vol. 3, Aug. 1974, p. 300. Cet article a été repris dans l'ouvrage, « *Contribution to the Critique of Economic Theory* ».

⁽²⁴⁾ D. Ricardo, « Essay on Profit », in P. Sraffa ed., *Works of David Ricardo*, vol. IV, p. 19.

⁽²⁵⁾ *Idem*, p. 20. Souligné par nous.

Parmi les thèses développées dans l'*Essai*, il en est une à laquelle Ricardo tient particulièrement et qu'il juge cruciale pour l'élaboration de sa théorie de l'accumulation. Elle concerne la *séparation entre théorie du profit et théorie des prix*. Selon Ricardo, les deux grandeurs sont régies par des ordres de causalité qui ne s'interpénètrent pas. En d'autres termes, la manière dont le produit de la vente des marchandises est distribué entre salaires, profit et vente ne peut pas changer leur valeur. Celle-ci dépend de la difficulté de production et n'est pas influencée par les rapports de distribution.

Il s'ensuit qu'une hausse de prix du blé entraîne une baisse du taux de profit mais laisse les autres prix inchangés. C'est dans le cours de la défense de cette thèse que Ricardo va progressivement être amené à s'occuper plus sérieusement de la théorie de la valeur. Son intérêt pour celle-ci n'est pas l'aboutissement d'une spéculation épistémologique. Si Ricardo en est arrivé, dans les dernières années de sa vie, à consacrer une grande partie de ses préoccupations intellectuelles à la théorie de la valeur, c'est parce que dans le processus de défense de sa thèse sur la séparation entre profit et prix, cette question s'est posée comme un obstacle sur lequel il est venu buter.

Au moment où il écrit les *Essais*, Ricardo ne semble pas réaliser clairement que ses conceptions sur l'effet d'une hausse du prix du blé vont à l'encontre de celles de Smith ni que la raison de l'opposition réside dans une différence de conception quant à la théorie de la valeur. De même, il ne perçoit pas à quel point sa thèse sur la coupure entre la théorie du profit et théorie du prix est tributaire de l'hypothèse d'homogénéité entre l'input et l'output dans l'agriculture. Il découle en effet de cette hypothèse que le taux de profit général de l'économie provient d'un rapport strictement technologique (dans la mesure où l'on accepte préalablement l'idée que le taux de profit dans l'agriculture détermine le taux de profit général). Mais en l'absence de cette hypothèse le coût de production en blé ne peut plus être déterminé indépendamment du prix des marchandises. Alors l'idée d'une détermination indépendante du taux de profit et des prix disparaît de même que l'idée selon laquelle le prix d'une marchandise ne dépendrait que des conditions de production. L'hypothèse d'homogénéité est donc la clé de voûte de toute la construction. Or sa plausibilité est difficilement défendable, comme Malthus l'a bien perçu.

« Dans la production, en aucun cas le produit n'a la même nature que le capital avancé. Par conséquent, nous ne pouvons jamais nous référer correctement à la notion d'un taux physique de production »⁽²⁶⁾.

⁽²⁶⁾ Cité par Sraffa dans son Introduction, *op. cit.*, vol. I, p. XXXI, Traduction par Cartelier.

Tel est le défi auquel Ricardo est confronté après la publication de l'*Essai*. Il s'agit pour lui de montrer que sa thèse de l'indépendance du profit et de celle du prix reste valide, même si on élargit l'hypothèse restrictive de ce que Dobb a appelé la « Corn Theory of Profit »⁽²⁷⁾. La direction, dans laquelle il s'oriente en vue d'une solution, découle de ses options antérieures. Il abandonne l'idée que le produit, le profit et les salaires consistent en quantités de blé pour supposer qu'ils peuvent être exprimés en temps de travail. Le profit est alors conçu comme un surplus et résulte de la différence en la quantité totale de travail presté et celle qui est nécessaire à la production des biens de subsistance des salariés. La valeur totale de la production est supposée égale à la quantité de travail annuelle dans l'économie. Le travail devient l'input et l'output de l'économie entière.

En conséquence, la position hiérarchique de la théorie de la valeur dans l'édifice intellectuel ricardien va se modifier. Auparavant elle faisait l'objet d'une réflexion peu développée et occupait une place secondaire. Désormais, l'ensemble de la construction théorique ayant à son sommet ce qui est essentiel pour Ricardo, à savoir la théorie de la distribution et son incidence sur l'accumulation, repose sur la théorie de la valeur. La validité de cette dernière conditionne celle de l'ensemble.

Voilà pourquoi et comment Ricardo a porté son attention sur la théorie de la valeur. Celle-ci ne l'a pas préoccupé pour elle-même mais il en avait besoin pour maintenir la thèse qui lui tenait à cœur. Si l'on veut resituer l'évolution des préoccupations de Ricardo dans leur cadre chronologique, on peut dire que de 1810 à 1816, il a négligé de réfléchir sur les notions de valeur et de prix. En février 1816, il prend conscience qu'un problème existe, suite à sa polémique épistolaire avec Malthus à propos des thèses de l'*Essai*. Il s'attèle alors à la résolution du problème dont le résultat est livré dans le chapitre I des *Principes*. Mais bien qu'il maintiendrait toujours un point de vue semblable, il ne parviendra pas à trouver une solution satisfaisante. En témoignent les remaniements de ce chapitre au cours des trois éditions successives des *Principes* (1817, 1819, 1821) ainsi que le fait que le dernier de ses écrits, rédigé peu avant sa mort, traitait lui aussi de la même question de la valeur. Une fois « l'épine de la valeur enfoncée dans son pied », Ricardo n'est jamais parvenu à réellement s'en débarrasser...

B. La théorie de la valeur dans les *Principes*

Il ressort de la section précédente que la valeur est un thème auquel Ricardo a commencé à s'intéresser assez tardivement, pour les raisons que

⁽²⁷⁾ M. Dobb, *Theories of Value and Distribution*, p. 70.

nous venons d'évoquer. Mais une fois qu'il a perçu son importance, il va lui donner une place fondamentale. Les *Principes* s'ouvrent en effet par un chapitre consacré à la valeur. Ricardo y développe ses vues en prenant appui sur celles de Smith. Ces dernières sont utilisées comme le contre-pied par rapport auxquelles il élabore sa propre conception.

Il faut cependant réaliser que Ricardo n'est pas dérangé par la théorie de la valeur de Smith prise en elle-même mais par son corollaire. Dans le cadre de cette théorie, si le coût de la main d'œuvre salariée produisant une marchandise augmente, il s'ensuit une hausse de la valeur de cette marchandise, même s'il n'y a aucune modification dans la difficulté de production. Cette vue va exactement à l'encontre de la thèse développée dans les *Essais*, selon laquelle une hausse du salaire entraîne une baisse du taux de profit mais laisse inchangée tant les autres prix que la valeur totale de la production. C'est là le point central de la dissension entre les deux auteurs.

L'exposé de Ricardo se déroule en deux parties, la première recouvrant les trois premières sections du chapitre, la seconde, la quatrième⁽²⁸⁾. Entre ces deux parties, il y a, selon les uns, à savoir les détracteurs, une contradiction, ou, selon les autres, un changement de niveau d'abstraction. Mais de toute façon, il y a coupure. Les thèses centrales de l'auteur sont contenues dans les propositions servant d'intitulé aux sections.

« *Section I* : la valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte accordée à l'ouvrier »⁽²⁹⁾.

« *Section II* : la rémunération accordée à l'ouvrier varie suivant la nature du travail; mais ce n'est pas là une des causes qui font varier la valeur relative des différentes marchandises »⁽³⁰⁾.

« *Section III* : la valeur des marchandises se trouve modifiée, non seulement par le travail immédiatement appliqué à leur production, mais encore par le travail consacré aux outils, aux machines, aux bâtiments, qui servent à les créer »⁽³¹⁾.

Ces trois premières sections fournissent ce qu'on pourrait appeler la « loi de la valeur » ricardienne, bien qu'à notre connaissance Ricardo lui-même

⁽²⁸⁾ Le texte interprété ici est la troisième version du chapitre, correspondant à la troisième édition de l'œuvre.

⁽²⁹⁾ D. Ricardo, *Principes...*, Fl p. 25 - C-L p. 13.

⁽³⁰⁾ *Idem*, Fl p. 32 - C-L p. 21.

⁽³¹⁾ *Ibidem*, Fl p. 34 - C-L p. 23.

n'emploie pas cette expression. Elle pourrait être énoncée comme suit : à l'équilibre, dans une situation de pleine concurrence, les prix des marchandises sont proportionnels à la quantité de travail direct et indirect qu'elles incorporent. La loi porte sur la détermination des proportions dans lesquelles les marchandises s'échangent. Elle répond donc à la même question que celle qui était posée par Smith. Elle vise à expliquer les prix relatifs.

Cependant dans le cours même de cette première partie, Ricardo introduit subrepticement une restriction. Il écrit en effet :

« ...je considère le travail comme source de toute valeur et sa quantité relative comme la mesure qui règle *presque exclusivement* (souligné par nous) la valeur relative des marchandises »⁽³²⁾.

La section IV est précisément consacrée à l'examen de l'élément perturbateur, cause de cette restriction. Son intitulé est le suivant :

« L'emploi des machines et des capitaux fixes modifie considérablement le principe qui veut que la quantité de travail consacré à la production des marchandises détermine leur valeur relative »⁽³³⁾.

En fait, Ricardo introduit une nouvelle cause de variation de la valeur d'échange des marchandises : la variation du salaire⁽³⁴⁾. Elle est liée à l'emploi de machines, comme nous le préciserons plus loin. Les nouvelles propositions constituent une rupture sinon une opposition par rapport aux thèses de l'*Essai*, ainsi que par rapport aux premières sections du chapitre. Apparemment, Ricardo prend l'exact contre-pied de ce qu'il écrivait dans les pages antérieures. Qu'en est-il alors de sa théorie de la valeur ? Y a-t-il ou non contradiction entre cette nouvelle proposition mettant en avant l'existence d'une seconde cause de variation de la valeur d'échange et la proposition initiale selon laquelle la valeur dépend uniquement des conditions de la production ? Après avoir catégoriquement refusé le point de vue de Smith sur la liaison entre le salaire et le niveau général des prix, Ricardo ne finit-il pas par s'y ranger ? Répondre à ces questions n'est pas une chose simple, notamment à cause du fait que si des contradictions objectives sont visibles dans le texte dès la première édition et n'ont pas été théoriquement résolues

⁽³²⁾ D. Ricardo, *Principes...*, Fl p. 33 - C-L p. 21.

⁽³³⁾ *Idem*, Fl, p. 40, C-L, p. 28.

⁽³⁴⁾ Dans la section III, Ricardo écrivait : « Il n'est pas de variations dans les salaires de l'ouvrier qui puissent influencer sur la valeur relative des marchandises, car, en supposant même qu'ils s'élèvent, il ne s'ensuit pas que ces objets doivent exiger plus de travail (...) Les salaires pourraient monter de vingt pour cent, les profits diminuant par conséquent sous une proportion plus ou moins grande, sans causer le moindre changement dans la valeur relative de ces marchandises », *Principes...*, Fl p. 39 - C-L p. 27.

ni dans les deux autres éditions, ni dans les écrits rédigés par Ricardo juste avant sa mort, Ricardo lui-même n'a jamais eu l'impression de s'être renié. Malgré les difficultés, il continue à rester persuadé de la validité fondamentale de sa théorie de la valeur⁽³⁵⁾.

Pour comprendre les méandres de sa pensée, il faut voir quels sont les obstacles sur lesquels sa théorie de la valeur est venue buter. Partons des conclusions de notre examen de l'*Essai*. La thèse cruciale depuis le début, aux yeux de Ricardo, et qu'il s'efforce de défendre jusqu'au bout est celle de l'indépendance entre rapports de distribution et détermination des prix. Celle-ci était clairement démontrée dans l'*Essai* grâce à l'hypothèse de l'identité physique de l'input et de l'output dans l'agriculture. Elle reste effective lorsqu'on raisonne en termes de quantité de travail, présent et passé, c'est-à-dire incorporé dans des machines, dans la mesure où l'on suppose que tous les processus de production ont la même composition de capital. C'est ce que Ricardo fait implicitement dans la section 3 dans laquelle il reprend l'exemple de Smith du daim et du castor.

Dans ce cas, effectivement, les rapports d'échange entre marchandises sont exclusivement déterminée par l'effort qu'exige leur production. Mais les problèmes surgissent lorsqu'on admet que toutes les industries n'ont pas une composition du capital homogène. On peut alors comprendre la coupure entre les trois premières sections et la quatrième comme résultant de la levée de l'hypothèse restrictive selon laquelle toutes les marchandises seraient produites avec un capital ayant une composition identique⁽³⁶⁾.

L'« anomalie » à laquelle Ricardo se trouve confronté est la suivante. Imaginons deux procès de travail exigeant la même quantité de travail mais avec un étalement différent dans le temps. Il y a d'abord le procès A qui se déroule sur deux années. Durant la première, 100 ouvriers fabriquent des machines avec lesquelles ils fabriquent en cours de la seconde année des filés. Il est supposé qu'au terme de cette seconde année les machines sont entièrement usées. Il y a ensuite le procès de production B consistant à produire du blé. Le cycle de production est cette fois d'un an. Supposons que 100 ouvriers sont mis au travail pendant deux ans (deux cycles donc). Selon la théorie de la difficulté de production, la valeur de la production totale de blé après deux ans devrait être égale à celle de la production de filés. Toutes deux ont exigé 200 ouvriers/année. Mais les coûts de production ne sont pas identiques pour

⁽³⁵⁾ A part un moment de découragement révélé dans une lettre à Mac Culloch datée du 13 juin 1820. Sraffa a clairement démontré dans son introduction aux œuvres complètes, le caractère exceptionnel, par rapport à l'ensemble des idées de Ricardo, de la conception présentée dans cette lettre. Cf. P. Sraffa, *op. cit.*, Vol. I, p. XXXIX.

⁽³⁶⁾ Cf. Jean Cartelier, *op. cit.*, p. 190.

les deux processus. Supposons que les avances en capital ont été empruntées. Dans ce cas, à taux d'intérêt identique, le capitaliste A devra payer une somme supérieure à celle que le capitaliste B devra déboursier, puisqu'il devra inclure un intérêt cumulé. Ainsi une égalisation des taux de rentabilité entre les branches (ici A et B) implique que le prix relatif des deux marchandises dévie de ce qu'il serait s'il était uniquement déterminé par la difficulté de production. Le travail incorporé n'est plus le seul facteur qui détermine la valeur d'échange. Une autre cause vient s'y greffer : le laps de temps sur lequel la quantité de travail s'étale et la différence de rapport capital fixe/capital circulant. De plus, dans une telle situation, un changement de salaire affecte les prix des marchandises d'une manière différente. La baisse des taux de profit et d'intérêt corrélative à la hausse des salaires, aura un effet plus grand sur les prix des marchandises ayant un rapport capital fixe/capital circulant plus élevé que la moyenne.

Affronté, au cours des débats avec Malthus qui ont suivi la publication des *Essais*, à la nécessité de prendre en considération ces facteurs nouveaux liés à la composition du capital, Ricardo a dû éprouver des sentiments partagés. En effet, d'une part, il doit admettre que, contrairement à ses affirmations antérieures, une variation des salaires entraîne une modification des prix relatifs. Ceci est un recul. Mais, par ailleurs, il découvre que Smith n'avait pas pour autant raison. Au contraire même, car si Ricardo admet finalement un effet des salaires sur les prix, celui-ci ne va pas dans le sens supposé par Smith. Rappelons que pour ce dernier, une hausse des salaires entraînerait une hausse générale des prix. Dans la première édition des *Principes*, Ricardo prend, d'une manière radicale, le contre-pied de son prédécesseur et affirme qu'une augmentation des salaires entraîne une baisse du prix de toutes les marchandises produites au moyen de capital fixe, la baisse étant d'autant plus grande que le rapport capital fixe/capital circulant est élevé. Le recul de ses positions en termes de théorie de la valeur est donc compensé par l'impression de victoire qu'il peut retirer du fait d'avoir (ou de croire avoir) démontré que Smith avait encore plus tort qu'il ne le pensait au début ! Cependant, la position de Ricardo telle qu'elle est formulée dans la première édition des *Principes* est trop abrupte et ne peut pas résister à la critique. Suite à de nouvelles discussions avec Malthus, il se voit contraint de nuancer ses positions. Dans la troisième édition des *Principes*, il en vient simplement à affirmer qu'il n'y a pas d'effet univoque et qu'en ce sens Smith avait tort. Selon lui, certaines marchandises verront leur prix monter, tandis que pour d'autres, il y aura une baisse de prix.

« Il paraît encore que la valeur relative des marchandises auxquelles on a consacré un capital durable varie proportionnellement à la persistance de ce capital et en raison inverse du mouvement des salaires. Cette valeur s'élèvera

pendant que baisseront les salaires; elle fléchira au moment où s'accroîtra le prix du travail. Pour les marchandises, au contraire, qui ont surtout été créées avec du travail et peu de capital fixe, ou du moins, avec un capital fixe d'une nature plus fugitive que celle de l'étalon des valeurs, elles baisseront parallèlement aux salaires »⁽³⁷⁾.

Telles sont les étapes de l'évolution qui amènent Ricardo à amender sa théorie initiale de la valeur et à admettre, à côté de la difficulté de production, un autre facteur explicatif de la valeur : la variation des salaires. Ce faisant, il est également obligé, sinon à renoncer, du moins à tempérer son intuition de base sur la non-interférence entre théorie de la répartition et théorie des prix. Pourtant, il semble rester sûr de la justesse de ses vues. L'essentiel à ses yeux, semble-t-il, est que s'il accepte finalement une modification du principe premier de détermination de la valeur, ce n'est pas pour les raisons invoquées par Smith. Aucune adhésion à une théorie des composantes ne peut être inférée⁽³⁸⁾.

Bien qu'il soit obligé de la nuancer, Ricardo maintient la thèse de l'indépendance entre distribution du produit et détermination des prix. Ses détracteurs auront bon jeu de démontrer que la théorie ricardienne de la valeur échoue à expliquer pleinement la détermination des prix⁽³⁹⁾. Mais Ricardo, lui-même, a continué à croire en la validité de ses idées. A peine a-t-il évoqué le nouveau facteur qui vient perturber ses conclusions antérieures, qu'il en minimise l'effet. Pour cela, il se place non pas à un point de vue théorique mais affirme placidement que son importance pratique est réduite et ne peut, de toute façon, pas être comparée à celle du facteur invoqué précédemment, la difficulté de produire dont le rôle resterait prépondérant.

« Le lecteur remarquera cependant que cette cause (la variation du salaire) n'a qu'une faible influence sur les marchandises (...). L'effet le plus sensible qui doit être produit par un accroissement de salaires sur le prix des marchandises, ne dépasserait pas six ou sept pour cent, car on ne saurait admettre que les profits, dans quelque circonstance que ce soit, puissent subir d'une manière générale et permanente une dépression plus forte »⁽⁴⁰⁾.

⁽³⁷⁾ D. Ricardo, *Principes...*, Fl p. 50 - C-L pp. 37-38.

⁽³⁸⁾ Cf. P. Sraffa ed., *op. cit.*, Vol. 1, pp. XXXVI-XXXVII.

⁽³⁹⁾ Pour les versions contemporaines de la critique de Ricardo, cf. notamment G. Stigler, « Ricardo and the 93 per cent Labour Theory of Value », *Essays in the History of Economics*; Mark Blaug, *Economic Theory in Retrospect*; J. Schumpeter, *An history of Economic Analysis*.

⁽⁴⁰⁾ D. Ricardo, *Principes...*, Fl p. 45 - C-L p. 32.

Bref, Ricardo ne veut pas réellement remettre en cause son intuition de base. Les changements qu'il admet restent limités. Comme le note Straffa, alors que précédemment il affirmait que la valeur « dépend seulement » de la quantité de travail prestée, dans la dernière édition des *Principes*, la proposition devient : la valeur en « dépend presque exclusivement ».

Tout en adoptant cette position pragmatique, Ricardo n'en a pas moins, durant le peu d'années qui lui restaient à vivre, continué à chercher une solution théorique au problème de la mesure de la valeur. Pour lui, elle résidait dans la découverte d'un étalon de mesure invariable. S'il trouvait une marchandise particulière capable de remplir cette fonction, l'indépendance entre prix et répartition, sur laquelle il fonde sa théorie de l'accumulation, serait restaurée. Mais, comme on le sait, il n'est pas arrivé lui-même au terme de cet effort.

CONCLUSION

Revenons, au terme de notre examen, sur ce qui en a constitué la remarque inaugurale: le caractère ambigu de la pensée des classiques. Il n'y a certes pas lieu de leur en faire le reproche. Ils sont des pionniers mettant en œuvre un projet immense. Mais la conséquence de cette situation est que la cohérence de leur discours scientifique laisse à désirer. Des interprétations opposées peuvent être développées sans qu'un arbitrage efficient puisse s'opérer. Avec le recul du temps, des évidences s'imposent cependant qui à l'époque n'étaient pas perçues ou admises : le caractère tautologique de la théorie des prix de Smith, l'impossibilité pour Ricardo de résoudre théoriquement l'influence des rapports de distribution sur la détermination des prix.

Le caractère ouvert de leurs discours et la plasticité de leur signification apparaissent également lorsqu'on les examine dans la perspective de la continuation qui leur a été apportée. On peut certes délimiter des généalogies intellectuelles mettant chacun de nos auteurs à la source des deux grandes tentatives de synthèse faites par Marx et Marshall. Il y aurait alors, d'un côté, la lignée Smith-Marshall. Elle trouve son point de départ dans une explication des prix en termes de coût de production, ce qui aboutit à une théorie de la répartition en termes d'une rémunération des facteurs de production. Le propre de cette approche est d'exclure toute idée de surplus, sinon comme l'appellation inadéquate d'une rente marshallienne⁽⁴¹⁾. De l'autre côté, il y aurait la lignée Ricardo-Marx. Celle-ci rejette la notion des facteurs de

⁽⁴¹⁾ Cf. Paul Rousseaux, *Economie politique générale*, p. 134.

production et rattache la valeur à un principe homogène et exclusif : le travail. En découle ipso facto l'émergence du concept de surplus, qui, à son tour, induit celui d'exploitation. Comme on le voit, il y a une incidence directe entre le type de théorie de la valeur adoptée et la manière dont la nature du profit est comprise : rétribution du facteur capital dans une lignée, expression de l'exploitation dans une autre. Cette ligne de démarcation entre problématiques nous paraît fondamentale. Cependant il ne nous semble pas que ni la pensée de Smith ni celle de Ricardo se laissent vraiment enfermer dans l'une ou l'autre des problématiques. En effet, la synthèse marshallienne emprunte à Ricardo certains de ses principes comme le raisonnement à la marge et la théorie des avantages comparatifs. Par ailleurs, ironie du sort, le renversement de la problématique ricardienne s'est fait, notamment dans le chef de Marshall, en se revendiquant de l'orthodoxie ricardienne⁽⁴²⁾. L'ambiguïté est également présente à propos de la filière Ricardo-Marx. Certes Ricardo a procédé à un décalage décisif vis-à-vis de Smith en abandonnant l'idée des facteurs de production. Il y a là un élément de coupure radicale entre Smith, d'une part, et Ricardo et Marx, d'autre part. Mais on peut se demander si, sur d'autres points, les affinités ne se distribuent pas autrement. Ainsi Smith place l'achat du travail au centre de son analyse. Ceci sera repris par Marx en spécifiant qu'il s'agit plutôt de la force de travail que du travail. Dans la mesure où la notion de rapport salarial est placée au centre de l'analyse du mode de production capitaliste, comme c'est le cas dans des contributions récentes⁽⁴³⁾, il faut convenir que Smith est le premier à l'avoir souligné. Il aurait dès lors mieux repéré que Ricardo ce qui constitue le rouage central du système. L'approche marxiste peut alors être vue comme une synthèse de Smith et Ricardo dans laquelle la théorie de valeur articulerait production et circulation. De plus, Marx emprunterait à Ricardo l'idée de surplus et à Smith l'idée que l'origine de la plus value, source d'accumulation, résiderait dans l'échange salarial. Mais dans cette conception, Ricardo ne constituerait pas seulement un tremplin vers Marx. Dans la mesure où sa théorie de valeur est technologique et universalisante elle constituerait un « détour » entre Smith et Marx... Comme on le voit, la matière, que constitue l'étude des grands classiques, n'est pas encore épuisée.

⁽⁴²⁾ Cf. R. Meek « *The Decline of Ricardian Economics in England* » in R. Meek *Economics and Ideology* et M. De Vroey « *The Transition from Classical to Neoclassical Economics* » *Journal of Economic Issues*, Sept. 1975.

⁽⁴³⁾ Cf. C. Benetti et J. Cartelier, *Marchands, salariat et capitalistes*; M. Aglietta, *Régulation et crises du capitalisme*; M. De Vroey, *Travail abstrait, valeur et marchandise*.

REFERENCES

- AGLIETTA, M. (1976), *Régulation et crises du capitalisme, le cas des Etats-Unis*, Calmann-Levy.
- BENETTI, C. (1974), *Valeur et répartition*, Presses Universitaires de Grenoble-Maspero.
- BENETTI, C. (1979), *Smith - La teoria economica della societa mercantile*, Etas Libri.
- BENETTI, C. et CARTELIER, J. (1980), *Marchands, salariat et capitalistes*, Presses Universitaires de Grenoble-Maspero.
- BLAUG, M. (1968), *Economic Theory in Retrospect*, Irwin.
- CARTELIER, J. (1976), *Surproduit et reproduction sociale*, Presses Universitaires de Grenoble-Maspero.
- DENIS, H. (1971), *Histoire de la pensée économique*, Presses Universitaires de France.
- DE VROEY, M. (1975), The Transition from Classical to Neoclassical Economics : A Scientific Revolution, *Journal of Economic Issues*, vol. 9, n° 3.
- DE VROEY, M. (1979), *Travail abstrait, valeur et marchandise. Une réinterprétation de la théorie de la valeur de Marx*. 1ère partie, Cahiers du département d'économie de l'Université de Montréal 7912, 2e partie, Working-paper de l'Institut des Sciences Economiques de l'Université Catholique de Louvain, n° 7915.
- DOBB, M. (1973), *Theories of Value and Distribution since Adam Smith. Ideology and Economic Theory*, Cambridge University Press.
- GORDON, D.F. (1959), What was the Labour Theory of Value ? *American Economic Review*, vol. 29, n° 2.
- HEILBRONER, R.L. (1971), *Les grands économistes*, Editions du Seuil.
- LANTZ, P. (1978), *Valeur et richesse*, Anthropos.
- LEVINE, D.P. (1977), *Contributions to the Critique of Economic Theory*, Routledge et Kegan.
- LEVINE, D.P. (1974), Ricardo and the Conditions of Classical Political Economy, *Economy and Society*, vol. 3, n° 3.
- LUCAS, J.M. (1974), *Capital et pensée classique. Essai d'épistémologie sur l'évolution de l'analyse économique*. Thèse de doctorat, Université de Rennes, Faculté des Sciences économiques et d'économie appliquée à la gestion.
- MEEK, R. (1967), *Economics and Ideology and Other Essays*, Chapman and Hall.
- MEEK, R. (1974), *Studies in the Labour Theory of Value*, Lawrence et Wishart.
- MEEK, R. (1977), *Smith, Marx and After*, Chapman and Hall.
- NAPOLEONI, C. (1975), *Smith Ricardo, Marx. Observations on the History of Economic Thought*, Basil Blackwell.
- O'BRIEN, D.P. (1975), *The Classical Economists*, Clarendon Press.
- OUVRAGE COLLECTIF, (1977), *Marx et l'économie politique. Essais sur les théories sur la plus-value*. Presses Universitaires de Grenoble-Maspero.
- PILLING, G. (1972), The Law of Value in Ricardo and Marx, *Economy and Society*, vol. 1, n° 3.
- RICARDO, D. (1970), *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Levy, Flammarion-Science, 1971.
- RICARDO, D. (1975), Valeur absolue et valeur d'échange, (1823), *Cahiers d'économie politique*, Presses Universitaires de France, n° 2 (traduit de l'anglais par S. Denamy et P. Maurisson).
- ROLL, E. (1974), *A History of Economic Thought*, Irwin.
- ROUSSEAU, P. (1975), *Eléments d'économie politique générale*, Duculot.
- RUBIN, I. (1979), *A History of Economic Thought*, Ink Links.
- SCHMIDT, C. (1970), Les Principes d'économie politique et de l'impôt : une polémique inachevée, préface à D. Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Calmann-Levy.
- SCHUMPETER, J. (1954), *History of Economic Analysis*, Oxford University Press.

- SMITH, A. (1976), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. Les grands thèmes*, Idées, Gallimard.
- SRAFFA, P., ed. (1961), *David Ricardo : Works and Correspondence*, Cambridge University Press.
- STIGLER, G. (1965), Ricardo and the 93 per cent Labour Theory of Value, in *Essays in the History of Economics*, University of Chicago Press.
- VAN LIER, M. (1975), *Théories économiques de la valeur et du prix depuis Adam Smith*, U.L.B., Ecole de commerce Solvay, mémoire.
-